

Mise en relief

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **74 (2010)**

Heft 295-296

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MISE EN RELIEF

L'emprunt arabe dans l'Ibéroromania : éléments d'une synthèse *

L'ouvrage de Monika Winet vient combler une grande lacune au sein des études sur les arabismes dans les langues romanes et, en particulier, ibéroromanes : l'étude de la présence ou de l'absence de l'article arabe *al-* et de ses formes assimilées dans les emprunts que ces langues ont faits à l'arabe. Ce travail est la réélaboration de la thèse de doctorat soutenue par l'auteure à l'université de Bâle en janvier 2000 sous la direction du professeur Gregor Schoeler. Winet formule un triple constat : (1) les études sur les arabismes de l'espagnol sont à renouveler ; (2) il manque un dictionnaire général et actualisé des arabismes pour l'espagnol et *a fortiori* pour le portugais et le catalan ; (3) l'aspect morphologique des arabismes a été peu étudié et en particulier le cas de l'article agglutiné [24-25]. Partant de l'idée que « la question de l'agglutination et de la déglutination est finalement beaucoup plus complexe et compliquée qu'il n'y paraît à première vue » [29], et que toutes les explications proposées à ce phénomène morphologique sont « plus ou moins hypothétiques par manque de documentation » [30], elle se propose, dans cette étude, « d'éclairer le comportement des arabismes quant à l'agglutination et à la déglutination dans les trois langues ibéroromanes » [33]. Pour expliquer ce phénomène, il est indispensable d'étudier de front ces trois langues, espagnol, portugais et catalan, et d'aborder la question non seulement du point de vue des facteurs intralinguistiques mais aussi de celui des facteurs extralinguistiques. Le corpus étudié contient plus de 2000 arabismes.

L'ouvrage se compose de 13 « chapitres », numérotés de 1 à 13, de dimensions et de nature inégales, et d'une série d'annexes. Faisant suite à une introduction de 13 pages, le second chapitre « *Las investigaciones hasta hoy* » [37-75]

* Monika WINET, *El artículo árabe en las lenguas iberorrománicas (aspectos fonéticos, morfológicos y semánticos de la transferencia léxica)*, Université de Cordoue (Studia Semitica), 2006, 411 pages + CD-Rom.

fait le point sur l'état de la recherche sur le phénomène d'agglutination/déglutination des arabismes ibéroromans, et présente les différentes solutions proposées pour expliquer cette caractéristique morphologique. Le chapitre suivant « *Los árabes y las civilizaciones mediterráneas* » [77-127] donne toute sa place aux facteurs extralinguistiques. Dans le chapitre 4, « *Lenguas en contacto* » [129-207] sont exposés les concepts mis en œuvre pour aborder la question du contact entre langues et leur application aux zones géographiques concernées. Le chapitre 5 « *El artículo* » [209-271] compare les fonctions de l'article en arabe et dans les langues romanes. Dans le chapitre 6 « *El corpus* » [273-334], l'auteure donne sa définition du terme « arabisme », expose les critères retenus pour l'élaboration du corpus et livre les résultats de son analyse et leur interprétation. Suivent la conclusion [335-338], la bibliographie [339-375], les abréviations, les sigles du texte et du corpus, les index des cartes et des tableaux, chacune de ces parties étant numérotées respectivement de 7 à 13. Viennent enfin diverses annexes, en particulier trois listes (lemmes étudiés, arabismes incertains, formes hybrides) [389-411], ainsi qu'un CD-Rom comportant le corpus, les abréviations et les sigles.

Un point de terminologie, avant d'entrer plus avant dans l'analyse de cet ouvrage: l'auteure, comme de nombreux autres chercheurs, emploie les termes *deglutinación / deglutinado / deglutinar* pour désigner la non-annexion prothétique de l'article arabe *al-* et de ses formes assimilées à l'emprunt, par opposition à *aglutinación / aglutinado / aglutinar*. Cette opposition, qui semble faire système, ne va pas de soi. Le préfixe privatif sous-entend que, dans un premier temps, l'arabisme possédait l'article et qu'il l'a perdu par la suite. Ce cas s'est effectivement produit dans l'histoire des arabismes et parfois les deux formes coexistent. Pour ces mots, qui ont perdu l'article, le terme *déglutination* convient parfaitement. Mais il est employé, bien au-delà de ce cas spécifique, à propos d'arabismes dont la forme avec l'article agglutiné n'est pas attestée, comme c'est le cas pour de nombreux arabismes français, italiens, siciliens, catalans, mais aussi pour des arabismes espagnols et portugais, tels esp. *jabalí*, port. *javali* formés sur l'adjectif de relation arabe en *-ī*. Dans ce cas, le terme *déglutination* est inadéquat, *non-agglutination* serait plus approprié. De plus, ce ne sont pas les arabismes qui sont *deglutinados* [46, 54, *passim*] mais l'article *al-* qui est agglutiné ou non à l'emprunt lexical à l'arabe.

Le chapitre 2 s'ouvre par deux questions qui traversent l'ensemble des études portant sur l'article arabe: « ¿Por qué aglutinan muchos de los arabismos españoles/portugueses el artículo árabe mientras que los sicilianos, italianos y franceses no lo hacen? / ¿Existen realmente diferencias entre el catalán, por una parte, y el español y el portugués, por otra parte, y caso afirmativo, cuáles son? » [37]. À travers un parcours chronologique allant de 1535, date

de publication du *Diálogo de la lengua* de Juan de Valdés, au *Diccionario de arabismos* de Federico Corriente, paru en 1999, l'auteure présente, commente et critique les différentes réponses et solutions proposées par les linguistes au fil du temps, au gré des écoles ou des préjugés, en s'appuyant sur une bibliographie éclectique qu'il convient de saluer. Notons toutefois que le portugais est moins bien documenté que l'espagnol et le catalan. Nous relevons aussi une erreur dans la datation du premier ouvrage fondamental rédigé sur les arabismes du portugais, *Vestigios da Lingua Arabica em Portugal* de João de Sousa, que Monika Winet date du début du 19^e siècle [40], ce qui correspond à la seconde édition (1830), la première édition ayant été publiée en 1789¹ et contenant déjà le chapitre sur l'article arabe évoqué par l'auteure.

Le troisième chapitre fait un tour d'horizon des diverses occasions de contacts entre « Arabes » et populations latinophones autour du Bassin Méditerranéen, à partir de l'expansion de l'islam et de son corollaire, l'arabisation. Monika Winet fait le point sur les notions d'islamisation, d'arabisation et de berbérisation. Suivant Marçais, elle insiste sur le fait que si arabisation et islamisation sont étroitement liées, elles ne sont pas toujours superposables (juifs arabophones, Berbères islamisés mais restés berbérophones). L'accent est mis sur le facteur temporel dans les types de contacts qui se sont établis entre les conquérants arabes et les populations conquises. Reprenant Kontzi, l'auteure distingue « contact de terrain », profond et durable, dans des régions encore aujourd'hui arabes et musulmanes (péninsule Arabique, Proche et Moyen-Orient) et « contacts ponctuels », dans des pays qui n'ont jamais été soumis à l'islam (France, Italie du Sud, Sardaigne et Grèce), la Sicile, Malte et la péninsule Ibérique occupant une position intermédiaire, qualifiée de « contact de terrain limité » [84-85]. L'expansion arabo-musulmane est ensuite analysée plus en détail d'abord en Afrique du Nord, puis en Sicile et à Malte et enfin dans la péninsule Ibérique. Douze cartes éclairent judicieusement ce parcours historique. Le chapitre se clôt par une *Conclusión antropológica y sociológica* où sont énoncées les principales causes extralinguistiques des différences entre arabismes des diverses rives de la Méditerranée : (1) les contacts ponctuels en Italie et en France ont limité l'impact linguistique ; (2) le « contact de

¹ Frei João de Sousa, *Vestigios da Lingua arabica em Portugal ou Lexicon etymologico das palavras, e nomes portuguezes, que tem origem arabica*, Lisboa, Academia Real das Sciencias, 1789. Cette première édition, rédigée par le moine franciscain (1735-1812), a été republiée en fac-similé en 1981 par António Dias Farinha, qui l'a fait précéder d'une *Nota introdutória*. La seconde édition, publiée après la mort de l'auteur, a été « augmentée et annotée » par un autre moine franciscain, José de Santo António Moura et a connu une bien plus ample diffusion. Elle a aussi été récemment republiée en fac-similé (Lisboa, Alcalá/Centro Cultural Franciscano de Lisboa, 2004).

terrain limité » a engendré l'entrée d'arabismes dans le vocabulaire sicilien et ibéroroman, la différence de durée de l'occupation dans les deux cas se reflétant dans le nombre comme dans la qualité des arabismes ; (3) la conquête de la Sicile s'étant effectuée près de deux siècles plus tard que celle de la Péninsule, l'arabe parlé par les conquérants en Sicile était plus consolidé. L'auteure évoque ensuite le rôle de l'élément berbère et critique la « berbéromanie » de certains auteurs, qui surévaluent le nombre des Berbères. Ses conclusions sont les suivantes : (1) la berbérisation ethnique n'impliquait pas nécessairement une berbérisation culturelle et linguistique, al-Andalus ayant été avant tout un centre d'épanouissement de la culture arabo-islamique [125] ; (2) les premières vagues de Berbères arrivées dans la Péninsule se sont arabisées rapidement au point de cesser de parler leurs propres dialectes [121] ; (3) cette arabisation était toutefois superficielle et le parler de ces Berbères était un « arabe dialectal et imparfait » [126] ; (4) la présence de mots d'origine berbère dans les parlers de la Péninsule serait surtout due, plutôt qu'au contact direct entre dialectes berbères et idiomes péninsulaires, au fait que les Berbères arabisés parlaient un arabe émaillé de mots berbères [126] ; (5) l'arabisation rapide des Berbères n'exclut pas leur influence sur la formation de l'arabe *andalusí* [127]².

Le quatrième chapitre dresse un tableau des principales langues en présence dans la péninsule Ibérique et en Sicile. L'histoire de la langue arabe conserve de nombreuses zones d'ombre, exposées sous forme de questions

² Nous avons conservé l'adjectif sous sa forme espagnole, ici comme dans nos autres travaux, faute de disposer d'un terme spécifique en français pour désigner la réalité linguistique de al-Andalus. Molénat (1995, 270) avait bien proposé le néologisme *andalousien*, qui aurait été parfait s'il n'avait coïncidé (comme il l'a fait lui-même remarquer) avec l'anglais *andalusian* « andalou ». La terminologie employée pour désigner l'ensemble des dialectes péninsulaires arabes a évolué, y compris chez Corriente. Ce dernier a commencé par utiliser *árabe hispánico* (Corriente 1977 ; 1978), puis *hispanoárabe* (Corriente [1981 ; 1983 ; 1984 ; 1985], employé aussi par DCECH, suivant Dozy, Steiger et d'autres) et enfin *árabe andalusí* (ou simplement *andalusí* ; Corriente 1987 ; 1988 ; 1989 ; 1990 ; 1992, 1997). Il s'explique sur son rejet des précédentes désignations (Corriente 1997, ix) au profit de cette dernière expression qu'il finit par réduire définitivement à *andalusí* dans des ouvrages plus récents (2003 [1999] ; 2008). C'est l'expression *árabe andalusí* que Monika Winet utilise dans ce livre (sans toutefois préciser sa source) ; c'est aussi celle qui nous semble convenir le mieux. D'une part, l'adjectif *andalusí* se rapporte à al-Andalus et renvoie à une période (711-1492) et à un territoire (aux frontières mouvantes, mais néanmoins circonscrit) déterminés de l'histoire de la Péninsule, se distinguant ainsi de l'adjectif *andaluz*, « andalou », utilisé aujourd'hui pour désigner ce qui vient de l'actuelle Andalousie. D'autre part, à *árabe andalusí*, Corriente oppose *romance andalusí*, beaucoup plus pertinent que *mozárabe* précédemment utilisé, comme nous le verrons plus loin.

en début de chapitre. L'arabe classique, issu de l'ancien arabe, est la langue qui fut codifiée au 8^e siècle à partir du Coran et de la poésie pré-islamique, tandis que le néo-arabe, qui se distingue de l'ancien arabe et de l'arabe classique par la perte des désinences de la déclinaison, est à l'origine des dialectes arabes, parmi lesquels l'arabe *andalusí*. On observe là un parallèle avec la situation du latin et des idiomes romans. L'arabe *andalusí* est une koiné, un « faisceau dialectal » (Corriente) résultant de « l'interaction entre les dialectes romans existants dans la péninsule Ibérique [...] et les dialectes arabes introduits au 8^e siècle par les conquérants » [136] et comportant également des éléments berbères, latins et hébraïques. Après un bref excursus sur l'arabe sicilien, Monika Winet s'intéresse à « la » variété romane parlée en al-Andalus, rejetant le terme *mozárabe*, [140], pour lui préférer *romance andalusí*. La seconde partie du chapitre expose les outils théoriques et la terminologie mis en œuvre pour aborder le concept de contact linguistique : notions de substrat, superstrat, adstrat, de bilinguisme, diglossie, interférence et transfert. Introduisant ensuite une distinction entre « diglossie passive » (le peuple) et « diglossie active » (les clercs), Winet applique ce qu'elle considère être la situation des arabophones actuels à ceux d'al-Andalus, en affirmant : « Pero también sin formación, un árabe suele comprender el árabe alto puesto que es la lengua del Corán, así que esta variedad es dominada por una mayoría al menos de manera pasiva » [156]. Cette transposition du présent au passé et la généralisation opérée nous semblent abusives, d'une part en raison du très fort taux d'analphabétisme alors en vigueur, mais aussi parce que la récitation du Coran n'impliquait pas nécessairement une maîtrise même « passive » de la langue sacrée. L'auteure considère la plupart des arabismes entrés dans les parlers romans comme des arabismes adstratiques et rejette radicalement, hormis pour les arabismes savants, la notion de superstrat, qu'elle considère comme un « concept inutile » dans l'étude des arabismes péninsulaires, ce qui ne nous paraît pas tout à fait juste : la présence arabe s'étant étendue sur près de huit siècles, la situation, côté « roman », n'était pas la même au début du 8^e s. qu'à la fin du 15^e s. Après s'être interrogée sur la possibilité d'identifier l'arabisme adstratique à celui « que entró por la zona fronteriza hasta 1492 » et l'arabisme substratique à l'arabisme « que entró en territorio reconquistado », elle finit par conclure que « Las teorías estráticas no ayudan, por lo tanto, a aclarar la situación lingüística en al-Andalus » [160].

Après l'exposé des concepts et de leurs limites, vient la description de la situation linguistique de la Péninsule. Sont développées les notions de « frontières linguistiques » et de « bilinguisme ». L'auteure affirme, en particulier, qu'il a existé un bilinguisme dans la Péninsule, mais qu'il était plus « individuel » que « social » [174]. Puis elle examine les langues en présence et leurs

relations, en distinguant trois grandes périodes successives : (1) 8^e au 11^e s. ; (2) 12^e et 13^e s. ; (3) 13^e s. à 1492. La question du bilinguisme est traitée de manière assez confuse et la terminologie utilisée n'est pas toujours très rigoureuse. Par exemple, lorsqu'elle compare *chrétiens* et *Arabes*³ ; ou encore quand elle parle de *neoárabes* pour la population (néomusulmane ? nouvellement arabisée ?)⁴. Le choix des mots est ici capital si l'on veut tenter un tant soit peu de démêler l'imbroglio que constitue la situation linguistique de la Péninsule durant ces huit siècles. Le cadre temporel dans lequel Monika Winet a inscrit son analyse de la situation linguistique ne suffit pas à dégager des tendances nettes pour chaque période. Il est vrai que cette situation est extrêmement complexe et que la documentation disponible est souvent contradictoire. On comprend que l'auteure prenne beaucoup de précautions dans ses affirmations, qu'elle a en permanence le souci de nuancer ; mais cela finit par introduire une certaine confusion dans l'appréciation finale que l'on peut porter sur les informations qui nous sont livrées. La conclusion de Winet sur le bilinguisme est que « El bilingüismo pudo ser un factor de transferencia, pero no sólo de los mozárabes, sino también el de los mudéjares y, a lo mejor, más tarde el de los moriscos » [186].

C'est sur la question du transfert, justement, que porte la suite du chapitre, après un bref excursus sur la situation linguistique en Sicile. L'auteure distingue « voies de transfert » ou canaux, et « facteurs ». Les facteurs incluent les éléments structurels, « intrinsèquement linguistiques », qui ont joué un rôle déterminant dans le phénomène d'agglutination de l'article arabe, et les éléments non structurels. Ce sont ces derniers qu'elle s'attache à décrire ici : durée de l'occupation (décisive, elle explique la différence entre la Péninsule et la Sicile, l'Italie ou la France) ; aspects démographiques, géographiques ; différence entre milieu rural (au bilinguisme limité) et zones urbaines (où la division entre quartiers juifs, musulmans et chrétiens fait que les contacts entre communautés ne s'établissent que dans les lieux publics, d'où le fait que la plupart des emprunts à l'arabe désignent des choses concrètes) ; interaction et communication (commerce, politique, guerre, conduisant à des *préstamos singulares* ainsi qu'à un bilinguisme individuel et professionnel) ; prestige et suprématie de la langue arabe (langue administrative, religieuse, littéraire et dont la connaissance favorise l'ascension sociale), supériorité de l'arabe *anda-*

³ « Podemos concluir que sí hubo bilingüismo tanto entre cristianos como entre árabes » [174].

⁴ « El comportamiento lingüístico de los mozárabes, es decir, de los cristianos arabizados, es principalmente comparable al de los neoárabes, aunque entre aquellos habría menos monolingües árabes por falta del elemento religioso, pero más que eran monolingües romances o bilingües por razones administrativas » [178].

lusí sur le roman *andalusí*; importance de la terminologie scientifique, passée par l'arabe écrit. Quant aux voies de transfert, les plus importantes sont le bilinguisme oral et écrit et les traductions, écrites, dont l'auteure fait ici un bref historique. L'auteure conclut en insistant sur le fait que, contrairement à ce que prétendent de nombreux spécialistes, l'héritage linguistique de l'arabe n'est pas le fait d'une supposée communauté bilingue qui, à ses yeux, n'a probablement jamais existé.

Avec le chapitre 5, nous entrons dans le vif du sujet. L'auteure commence par exposer quelques notions générales (déterminant, article, détermination/ indétermination, définition/ indéfinition, fonctions et catégorie de l'article) et définit les phénomènes de sandhi, d'assimilation et d'agglutination. Dans le cas de l'article arabe, il s'agit d'un sandhi externe, le phénomène se produisant entre l'article et le mot qui le suit. L'auteure voit trois facteurs principaux favorables à l'agglutination : (1) l'article arabe s'écrit avec le lexème qui le suit ; (2) l'article s'assimile aux lettres solaires ; (3) en arabe *andalusí*, l'article ne tombe pas sous l'élision. Elle examine ensuite l'étymologie, la forme et les fonctions de l'article arabe. En arabe classique, on fait la distinction entre détermination grammaticale et détermination sémantique. Seule la première mobilise l'article, et elle s'oppose à l'indétermination, marquée par la nounation (suffixation du phonème /n/). L'article arabe déterminé *al-* est invariable en genre et en nombre et s'écrit accolé au lexème qu'il détermine. La langue écrite conserve l'article *al-* sous sa forme non assimilée, quelle que soit la consonne qui suit, et les arabismes entrés par cette voie ne restituent pas l'assimilation de l'article telle qu'elle s'effectue à l'oral. À l'oral, l'article adopte, en effet, des formes qui varient selon l'environnement phonétique dans lequel il se trouve. L'article *al-* s'assimile devant les consonnes dites solaires : *t, d, ṭ, ṭ, ḍ, z, s, ṣ, š, ḍ, z, l, n, r* : *al- rağul* = [ʔar:adzul]⁵. Il s'antépose au substantif, à l'adjectif, au participe et au *maşdar* (substantif verbal), et il est présent dans divers types de constructions répondant à des règles précises. Ont été retenues en particulier, parce qu'elles interviennent dans les arabismes, les constructions suivantes : substantif + adjectif (« *ar-rağulu l-ḥakīmu* » “l'homme sage” [232])⁶ ; état construit (« *baytu l-maliki* » “la maison du roi” [232]) ; numéral + substantif (« *as-sittatu riğālin* ou *sittatu r-riğāli* ou *as-sittatu r-riğāli* » “les six hommes” [233]). L'arabe dialectal ne suit pas tout à fait les règles de l'arabe classique. Il se distingue par la perte de la nounation, et par l'extension de l'assimilation à

⁵ Winet [222] transcrit [ar:adzul] mais la prononciation [dʒ] de la palatale /ʒ/ est dialectale (cf. Régis Blachère/Maurice Gaudefroy-Demombynes, *Grammaire de l'arabe classique (Morphologie et syntaxe)*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1975, 25).

⁶ Nous restituons les translittérations telles qu'elles apparaissent dans l'ouvrage, même si elles ne sont pas toujours cohérentes.

d'autres phonèmes, dans le cas de l'arabe *andalusí*, au /z/, prononcé [dz]. Dans cette variété dialectale, en outre, le /a/ de l'article conserve la prononciation ouverte de l'arabe classique (contrairement à l'arabe « maghrébin » où il se prononce [ə]) et semble ne pas subir d'élimination [239], à la différence de l'arabe maghrébin et de l'arabe de Sicile [243].

Après l'article arabe, Winet fait un long développement sur la question de l'article en « berbère » [244-258]⁷ : l'article n'existe pas aujourd'hui mais certains préfixes inséparables du substantif auraient peut-être connu à l'époque médiévale une forme isolée, ce qui aurait permis aux Berbères d'identifier l'article arabe. Les emprunts du berbère à l'arabe auraient subi divers degrés d'intégration, conservant ou non l'article arabe ou/et les préfixes berbères. D'autre part, reprenant Steiger 1932, l'auteure remarque que de nombreux mots arabes entrés dans les langues romanes se retrouvent dans les parlers berbères [257]; de plus, elle constate dans la liste comparative établie par Steiger que, souvent, les formes agglutinées et déglutinées du berbère et du castillan coïncident. Monika Winet s'intéresse ensuite à la situation de l'article dans les trois langues ibéroromanes (LIR), depuis les « premiers témoignages » jusqu'à l'époque médiévale. Elle part du principe qu'au moment où l'arabe est introduit dans la Péninsule, les parlers romans disposaient déjà de l'article défini. Un tableau synthétise toutes les formes attestées de l'article dans les trois langues [264-266]. Si les articles espagnols et catalans sont accompagnés d'une indication sur les conditions d'emploi de chacune des formes, le portugais est moins bien loti : les trois formes de l'article, *lo*, *o*, *el* – à laquelle vient s'ajouter une forme *elo* figurant entre parenthèses – sont mentionnées sans précision d'usage, ce qui les met sur le même plan⁸. Dans le développement qui suit le tableau, le paragraphe de trois lignes consacré à l'article portugais affirme que « Las formas antiguas portuguesas fueron *lo*, *la*, *los*, *las* » [267]. Reste à savoir ce que l'auteure entend par « formas antiguas portuguesas ». Ces formes de l'article défini étaient en effet déjà attestées au Moyen Âge. Toutefois, Maia 1986 montre que, à cette époque, à l'exception de cas figurant dans des environnements phonétiques particuliers⁹, les formes sans la latérale sont les seules représentées dans les documents non littéraires du Portugal qu'elle a étudiés. En revanche, des formes avec *l-*, quoique plus rares, appa-

⁷ L'appellation « berbère » pour désigner l'ensemble très diversifié des parlers berbères est discutable.

⁸ Pour *el*, toutefois, une note [265, n. 210] renvoie à des références bibliographiques.

⁹ C.-à-d. après des mots terminés en *-r* et en *-s*, comme c'est le cas encore aujourd'hui pour les pronoms personnels obliques au signifiant identique, *o*, *a*, *os*, *as* > *lo*, *la*, *los*, *las*.

raissent dans les textes de Galice¹⁰. Il faut donc nuancer Winet lorsqu'elle affirme dans une note que « Las formas del artículo en gallego corresponden a las portuguesas » [265, n. 209].

Les changements phonétiques (sandhi externe) causés par la faiblesse articuloire de [ʔa] et la capacité d'assimilation de [l] font que « el artículo árabe se nos presenta [...] en una sola grafía¹¹ pero con 30 variantes fonéticas » [269-270]. Cette multiplicité de formes phoniques rendrait l'article difficilement identifiable « para el que no está familiarizado con estas reglas ». L'usage fréquent de l'article et le fait que dans l'arabe *andalusí* il n'était pas sujet à l'élosion auraient conduit les gens qui l'entendaient prononcer à identifier le phonème /a/ en début de mot à un trait caractéristique de la langue arabe. Ces caractéristiques auraient favorisé l'amalgame entre article et lexème dans le passage de l'arabe aux parlers romans péninsulaires. L'auteure voit ici, plutôt que dans la supposée inexistence de l'article roman dans les premiers temps de la conquête, les raisons du phénomène d'agglutination des arabismes ibéroromans, tout en admettant que cette explication ne vaut pas pour les arabismes catalans « a la fuerte tendencia deglutinadora » [271].

Dans le chapitre 6, l'auteure va présenter son corpus. Elle commence par définir ce qu'elle entend par arabisme et énonce les critères retenus dans le choix des lexèmes d'origine arabe qu'elle a conservés pour constituer ce corpus. Il y a ici une certaine confusion créée par l'usage que fait l'auteure du mot *corpus*, qu'elle utilise pour désigner tant l'ensemble des éléments figurant dans sa base de données que le sous-ensemble constitué par les éléments retenus par la suite dans l'analyse, à partir duquel sont tirées les conclusions. Pour plus de clarté, nous désignerons par *base de données* le premier ensemble et par *corpus*, le second. Ne sont conservés, en principe, dans le corpus que les

¹⁰ « [...] há uma diferença bastante sensível entre os textos da Galiza e os de Portugal. Nestes últimos aparecem apenas formas muito idênticas às actuais, ainda que, nalguns casos, com distinta configuração gráfica: *o, ho, a, ha, os, as*. Nos documentos da Galiza, a par de formas deste tipo [...] – que são as mais frequentes – existem alguns exemplos das mais antigas com *l-* conservado: *lo, la, los, las* » Clarinda de Azevedo Maia, *História do galego-português. Estado linguístico da Galiza e do Noroeste de Portugal desde o século XIII ao século XVI (com referência à situação do galego moderno)*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian/Junta Nacional de Investigação Científica e Tecnológica, 1997 [1986], 644. Maia précise toutefois que l'on trouve « alguns vestígios das formas arcaicas do artigo definido: *lo, la* » dans des *cantigas de amigo* « de sabor mais popular », Maia 1986, 645, n. 2. Notons aussi que les « documents du Portugal » étudiés par Maia sont beaucoup moins nombreux que ceux de Galice (22 contre 136), qu'ils viennent uniquement du Nord du Portugal (région de Entre-Douro-e-Minho) et qu'ils ont été rédigés entre 1281 et 1484.

¹¹ En réalité, quand le texte est vocalisé, il existe plus d'une forme graphique pour représenter l'article *al-*.

emprunts directs, faits à l'arabe classique et aux dialectes néoarabes. Sont inclus dans cette catégorie les emprunts livresques désignés sous le nom équivoque de « transcripciones latinas librescas del árabe » [276]¹². Les arabismes incertains sont exclus du corpus, de même que les mots arabes entrés dans les parlers ibéroromans à travers d'autres langues (européennes, berbère, turc, persan, etc.), autrement dit, les emprunts indirects. En revanche, l'auteure conserve dans le corpus ce qu'elle appelle les arabismes « partiellement indirects », c.-à-d. les arabismes susceptibles d'être entrés dans une langue ibéroromane B par une autre langue ibéroromane A. Et ceci pour deux raisons : (1) exclure les arabismes de la langue B, indirects, « empêcherait une perspective comparative intraibérique » ; (2) il n'est pas toujours facile de savoir laquelle des deux langues A ou B est l'emprunteuse. Il s'agit là, en effet, d'une réelle difficulté ; en revanche, la première raison évoquée est moins convaincante, même si l'analyse aurait sans doute abouti à des résultats différents. L'auteure voit sept voies de transfert possibles, que nous résumons ici :

- (1) cast. < ar. and. < ar. cl. < neoar. < ar.
- (2) cast. < ar. cl. < neoar. < ar.
- (3) cast. < ar. and.
- (4) cast. < ar. and. < lat./LMO (langues du Moyen-Orient)
- (5) cast. < transcr. lat. livr. < ar.
- (6) cast. < rom. and. < cl./neoar./ar.
- (7) cast. < rom. and. < lat./gr./LMO/∅.

Cette classification appelle deux remarques : (1) à partir du moment où ne sont pris en considération que les arabismes directs, pourquoi distinguer les catégories 1, 3 et 4 dans lesquelles la langue donneuse est l'arabe *andalusí* ? (2) étant donné l'importance accordée à juste titre tout au long de l'ouvrage au berbère, il est curieux qu'il ne figure pas dans une catégorie à part, plutôt que d'être intégré indûment aux « langues du Moyen-Orient ». L'auteure établit une distinction nette entre les deux catégories hybrides, mot arabe + affixation romane (6) et mot roman + article arabe (7), critiquant Corriente qui les réunit sous l'appellation *romandalusismos*, et elle sa raison de souligner que l'on ne sait pas si ces hybridations se sont produites dans le roman *andalusí* ou bien dans les parlers romans du Nord. La catégorie (6) est donc prise en compte dans le corpus, contrairement à la (7) qui ne figure que dans la base de données. Sont exclus également les calques syntaxiques et sémantiques,

¹² Équivoque car il ne s'agit pas, la plupart du temps, de simples transcriptions mais bien d'emprunts du latin scientifique à l'arabe et, par conséquent, lorsque ces mots sont passés dans les LIR, c'est au latin scientifique qu'ils ont été empruntés et non à l'arabe : ce ne sont donc pas des arabismes directs.

les emprunts de morphèmes liés, les noms propres, hormis les astronymes. Sont en revanche inclus certains dérivés « que despertaron un interés especial » [281], sans que soient précisées les raisons de cet intérêt ni donnés des exemples¹³. Du point de vue diachronique, l'auteure dit s'intéresser surtout aux arabismes jusqu'en 1600, et particulièrement à ceux entrés dans les premiers siècles de la conquête arabe. Elle écarte les arabismes « modernes et contemporains (sauf les « cas ambigus »), les « tecnicismos históricos/historiográficos », les « tecnicismos filológicos » au prétexte que « se trata de voces que entraron bajo diferentes condiciones a las lenguas peninsulares, y en muchos casos, además, por vía indirecta (por el francés, italiano, etc.) » [281]. Cette sélection est discutable mais il est particulièrement difficile dans le cas des arabismes de constituer un corpus cohérent. Et l'on sait combien le corpus conditionne les résultats obtenus.

La deuxième partie du chapitre 6 présente la structure des fiches utilisées dans le logiciel de gestion de la base de données (*Filemaker*). La base de la lemmatisation est le castillan. Les raisons évoquées à ce choix ne sont pas convaincantes [283] et l'on peut regretter ici, de même que dans la liste des lemmes donnée en annexe [An. 1], que les trois langues étudiées ne figurent pas sur le même plan, dans trois colonnes parallèles, ce qui eût mis en valeur la « perspective comparative intraibérique » que l'auteure appelait de ses vœux. Pour le reste, la structure de la fiche, qui apparaît sur un modèle de fiche vierge, est exemplaire tant dans sa conception que dans sa présentation. Nous y avons compté 67 rubriques. Le document sur CD-Rom qui présente le corpus comporte la plupart de ces rubriques, sauf celles qui ne sont utilisables qu'avec le logiciel. Monika Winet fait ensuite une présentation intéressante des principaux ouvrages à partir desquels elle a constitué sa base de données, en indiquant sommairement l'intérêt que revêt chacun d'entre eux pour son analyse. Il s'agit essentiellement d'ouvrages lexicographiques (dictionnaires de langue, dictionnaires étymologiques, recueils d'arabismes), mais aussi, pour l'espagnol, et cela a son importance, de la base de données *CORDE*.

Et enfin, enfin ! arrive la partie tant attendue de ce travail, intitulée « *Análisis e interpretación* ». Ce sous-chapitre (6.4) inclut de nombreux tableaux, graphiques, listes, schémas dûment commentés. Le point de départ de cette analyse est la base de données : elle comporte 2549 fiches, dont 488 sont des renvois. De cette base de données ont été écartés pour l'analyse les arabismes incertains, les formes hybrides à base non arabe, les verbes (qui ne présentent

¹³ Si les arabismes intraibéroromans sont pris en compte, selon le schéma langue A > langue B, alors pourquoi ne pas tenir compte également de l'ensemble des dérivés, qui correspond au schéma langue A > langue A ?

pas d'intérêt pour l'étude de l'article). Il reste 1714 arabismes, qui constituent le corpus d'analyse. Ce chiffre représente l'ensemble des arabismes espagnols (E), portugais (P) et catalans (C) ; les arabismes communs à deux ou trois des langues ibéroromanes (LIR) ne sont comptés qu'une fois. Nous synthétisons ici les principaux résultats obtenus à partir du traitement de la base de données :

- (1) répartition entre LIR : E = 1437 arabismes [83,8%]; P = 901 [52,6%]; C = 647 [37,75%]¹⁴ ;
- (2) arabismes communs aux trois langues = 50,1% ; communs à E et P = 34,8% ; communs à E et C = 14,2% ; communs à P et C = 0,9% ;
- (3) arabismes exclusifs d'une langue : E = 41,6% ; P = 19,3% ; C = 14,7% ;
- (4) répartition entre arabismes agglutinés (A) / « déglutinés » (D) : E = 855/840 ; P = 517/518 ; C = 309/434¹⁵ ; 77,8% des arabismes D de C ont une « correspondance » (cf. *infra*) en E et 56,6% en P ;
- (5) répartition diachronique des arabismes : le 13^e s. représente l'apogée de l'entrée des arabismes dans les trois langues ;
- (6) chronologie et agglutination : jusqu'au 10^e s. pour E et P et jusqu'au 11^e s pour C : légère prédominance de D ; à partir du 11^e s., augmentation rapide de A en E et P, et hésitation entre A et D pour C ; le portugais présente une singularité : les arabismes D continuent à croître jusqu'au 16^e s. pour retomber brutalement après ;
- (7) champs sémantiques et agglutination : le champ sémantique des monnaies est le seul où l'on observe une prépondérance de D ;
- (8) non-assimilation¹⁶ et agglutination : la plupart des arabismes viennent d'un mot arabe commençant par une consonne lunaire (qui n'assimile pas l'article) ; les 2/3 de ces arabismes sont agglutinés ;
- (9) conservation des règles de l'assimilation/non-assimilation en arabe dans le passage aux LIR : seuls 23 cas ne respectent pas la règle de l'assimilation arabe (ex. *aldea*), parmi eux, des mots savants entrés par voie livresque et reflétant la graphie arabe (ex. *altair*).

¹⁴ Nous avons calculé les pourcentages, qui nous semblent plus significatifs dans la comparaison entre langues mais aussi pour les autres rubriques.

¹⁵ La somme de A + D pour une langue ne correspond pas au nombre total de ses arabismes car sont inclus les arabismes à double forme A et D.

¹⁶ De même que nous considérons les termes *deglutinación*, *deglutinado*, *deglutinar* comme impropres à la désignation de l'arabisme dépourvu de l'article arabe, *disimilación*, *disimilado*, *disimilar* ne peuvent s'employer que dans le cas très rare des arabismes du type *aldea* où, effectivement, on passe d'une forme assimilée arabe à une forme dissimulée ibéroromane, et non dans le cas, beaucoup plus courant, où un mot arabe commençant par une consonne lunaire et précédé de l'article [ʔal] non assimilé donne, dans les LIR, un arabisme comportant l'article *al-* non assimilé : aussi le terme *non-assimilation* nous semble-t-il plus pertinent.

À partir de ces données, l'auteure tire des conclusions qu'elle expose dans la suite de ce chapitre et qui seront reprises dans le chapitre 7 « *Conclusión* ». Nous résumons l'ensemble ici :

- (10) la plupart des arabismes sont entrés par voie orale ;
- (11) le bilinguisme aurait joué un rôle marginal dans le transfert des mots arabes aux LIR [331] ;
- (12) à partir d'un certain moment, l'article arabe devient une marque de changement de code ;
- (13) agglutination et « déglutination » ne sont pas liées au caractère oral ou écrit de la transmission ;
- (14) le rôle des Mozarabes et des Berbères dans la transmission des mots arabes a été surestimé ;
- (15) ni les Berbères, ni les Mozarabes n'ont joué un rôle particulier dans le phénomène d'agglutination ;
- (16) les raisons de la grande différence entre les arabismes péninsulaires et ceux de France ou d'Italie sont à chercher plutôt du côté des facteurs extralinguistiques : contacts directs et durée plus longue de la coexistence entre Arabes et populations romanophones.

Quelques observations s'imposent ici, tant sur l'appréciation globale des résultats que sur le cas précis du portugais.

- Les chiffres de (2) sont à prendre avec précaution dans la mesure où l'auteure ne précise pas ce qu'elle entend par arabismes « communs ».
- Les chiffres de (3), qui sont à mettre en relation avec les résultats de (1), montrent un grand écart numérique entre espagnol et portugais. Si cet écart existe, ce qui reste encore à démontrer, il faut le relativiser en prenant en compte le choix des éléments du corpus et la qualité des sources utilisées¹⁷. Kiesler 1996, qui étudie 300 arabismes dans les trois LIR (100 dans chaque langue), aboutit à des résultats très différents concernant les arabismes exclusifs : E = 17 % ; P = 22 % ; C = 13 % (au lieu de E = 41,6 % ; P = 19,3 % ; C = 14,7 %). On voit que chez Kiesler, ce sont les arabismes exclusifs du portugais qui dominent.
- La conclusion de (4) est que hormis pour le catalan, la différence numérique entre arabismes « déglutinés » et agglutinés est très réduite et donc non significative. Conclusion qui va contre l'idée communément admise selon laquelle les arabismes comporteraient massivement l'article arabe. Dans notre étude sur les arabismes portugais dans des textes du 16^e s., et sur un corpus de 502 arabismes, nous avons

¹⁷ Les études étymologiques-historiques sont beaucoup moins avancées en portugais qu'en espagnol, tant pour les dictionnaires étymologiques que pour le nombre de textes médiévaux et classiques dépouillés ; de plus, il n'existe pas d'équivalent de *CORDE* pour la langue portugaise. Il en va de même pour les travaux sur les arabismes. Cette différence était encore plus criante au moment où Monika Winet a rédigé sa thèse (soutenue en 2000) à l'origine de cet ouvrage.

trouvé 38,6% d'arabismes agglutinés et 61,4% sans l'article (Benarroch 2000, 920)¹⁸, ce pourcentage particulièrement élevé étant dû au grand nombre d'arabismes tardifs (cf. *infra*).

- La notion de « correspondance » entre arabismes dans les LIR (4) pose les mêmes problèmes méthodologiques que celle des arabismes « communs » (cf. n. 23).
- Le pic du 13^e s. (5) concernant le nombre d'arabismes entrés dans les LIR semble faire consensus. Kiesler (1994, 78-79)¹⁹ constate aussi ce pic. Mais il en observe aussi un autre, plus élevé, celui du 16^e s.²⁰.
- Peut-on parler (6) de prédominance de l'une ou l'autre catégorie A ou D sur des échantillons qui comportent, pour le 9^e s., 13 arabismes pour l'ensemble des LIR (E = 6A/4D, P = 2A/1D, C = 0A/0D) et essentiellement des arabismes espagnols au 10^e s. (E = 41A/43D ; P = 8A/0D²¹ ; C = 0A/2D) ?
- Il existe une explication à la singularité du portugais (6). De nombreux arabismes sont entrés en portugais aux 15^e et 16^e s. lors de l'expansion maritime portugaise en Afrique et en Orient. Ils ne sont donc pas passés par l'arabe *andalusí*. Ces arabismes sont propres au portugais ou bien sont entrés dans les autres langues romanes par le portugais. Nombre d'entre eux ne sont pas mentionnés dans les dictionnaires de langue ni même dans les dictionnaires étymologiques car s'ils étaient très vivants au 16^e s., ils ont eu une vie éphémère et on ne les trouve, pour la plupart, que dans les textes des 16^e et 17^e siècles. De plus, la plupart d'entre eux ne portent pas l'article. Il n'y a donc pas à s'étonner que les arabismes agglutinés portugais soient aussi nombreux que les « déglutinés », ni que les arabismes « déglutinés » continuent à croître jusqu'au 16^e s. et que l'on observe une chute brutale du nombre d'arabismes portugais après le 16^e s.

L'étude de Monika Winet est réalisée avec une grande rigueur et s'appuie sur une bibliographie importante, éclectique, incluant des sources difficiles d'accès (tels certains travaux universitaires américains non publiés :

¹⁸ Myriam Benarroch, *Des premiers dictionnaires (Jerónimo Cardoso) aux textes: l'apport lexical des arabismes dans la langue portugaise du XVI^e siècle* [Thèse de Doctorat en cotutelle: Université Paris 3 / Universidade de Évora (jury: Anne-Marie Quint, Adel Sidarus, co-directeurs: Paul Teyssier et Ivo Castro)], 1075 pages, 2000 (non publiée).

¹⁹ Reinhard Kiesler, *Kleines vergleichendes Wörterbuch der Arabismen im Iberoromanischen und Italienischen*, Tübingen, Francke, 1994.

²⁰ De notre côté, nous retrouvons le pic du 16^e s., comme Kiesler, mais pas celui du 13^e s., car nous constatons jusqu'au 16^e s. une progression continue du nombre d'arabismes entrés en portugais (toutefois, notre estimation des arabismes du 16^e s. est surévaluée du fait que notre corpus est constitué exclusivement à partir de textes et de dictionnaires de cette époque).

²¹ Machado fait état d'un *zorame* portugais attesté en 987 (José Pedro Machado, « Os mais antigos arabismos da língua portuguesa (séculos IX-XII) », *Bracara Augusta* XVI, 1964, 243). Ce qui ferait 9 arabismes pour le 10^e s. dont un « déglutiné ». Dans son corpus, Winet fournit plusieurs formes portugaises de ce lexème, toutes déglutinées, mais elle donne 1132 comme date de première attestation.

Mott Linker 1973, Walsh 1967) et actualisées (compte tenu de la date de rédaction de la thèse), même si l'on pourrait la compléter par quelques références supplémentaires, en particulier sur le portugais (Carvalho, Cintra, Domingues, Machado, Serra, etc.), mais aussi sur l'espagnol et le catalan, qui auraient été utiles à l'analyse. L'auteure a consulté et étudié les meilleurs spécialistes, tant dans les domaines historique et théorique que dans celui, plus particulier, des arabismes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sur eux un regard critique et d'exposer ses divergences, toujours soigneusement argumentées. On relèvera quelques coquilles et erreurs de translittération ainsi qu'une certaine confusion entre translittération et transcription phonétique (236, 237).

L'architecture de l'ensemble aurait gagné à être plus compacte : les 13 titres de chapitres mettent sur le même plan des ensembles très hétéroclites et ne rendent pas compte des points forts de ce travail, en réalité composé de quatre chapitres fondamentaux consacrés à l'histoire de la péninsule Ibérique, à sa situation linguistique, à la question théorique de l'article et à l'analyse du corpus. Winet fait une synthèse remarquable de l'état de la question, des aspects historiques et de la situation linguistique de la Péninsule ; toutefois, étant donné la complexité du sujet, cette dernière partie laisse parfois une impression de confusion.

Le chapitre sur l'article, très bien structuré et documenté, est sans aucun doute le texte le plus exhaustif rédigé sur ce difficile sujet. Le dernier « vrai » chapitre est desservi par son titre banal et équivoque, « *Corpus* », alors qu'il concentre tout l'aspect novateur et personnel de cette recherche. Les conclusions auxquelles arrive Winet sur la question de l'agglutination de l'article arabe dans les langues ibéroromanes ne sont pourtant pas révolutionnaires : « Entre los factores extralingüísticos [...] y los lingüísticos [...] que influyen, de una manera u otra, en el contacto lingüístico, no hemos encontrado, al fin y al cabo, ninguno en concreto que desempeñara el papel decisivo en el proceso de la aglutinación del artículo árabe en los arabismos iberorrománicos » écrite, en toute simplicité, au début de sa conclusion. L'intérêt de ce chapitre réside dans toutes les informations qui y sont livrées tant sur les arabismes que sur le phénomène d'agglutination, et surtout dans sa dimension comparative. Cet intérêt est d'autant plus grand que le corpus en question, qui donne son nom au chapitre, est très vaste : 1714 arabismes.

En ce sens, l'ouvrage de Monika Winet est unique et constitue un apport indéniable à l'étude des arabismes dans les langues ibéroromanes. L'autre élément important qui confère un intérêt considérable à ce travail est le document pdf, réalisé à partir de la base de données sur les arabismes, et figurant sur le CD-Rom qui accompagne l'ouvrage. Là encore, cette partie de la recherche

n'est pas du tout mise en valeur alors qu'il s'agit d'une mine d'informations sur 2549 lexèmes ayant un lien avec l'arabe, dont les 1714 arabismes retenus pour l'analyse. Ce document, d'une grande qualité, permet de mesurer la quantité de travail accumulée par l'auteure et les possibilités qu'offre la base de données, qui serviront, on ne peut que l'espérer, à la constitution d'un futur dictionnaire des arabismes ibéroromans.

Université de Paris IV-Sorbonne

Myriam BENARROCH